ANALES DE FILOLOGÍA FRANCESA

L'inexorable quête du passé et de l'identité dans *La Lumière et l'Oubli* de Serge Mestre

The relentless quest for the past and identity in Serge Mestre's *La Lumière et l'Oubli*

DIEGO SERRANO ESPEGEL
Universidad de Salamanca
diegosees@usal.es

Recibido: 27-10-2025 | Aceptado: 12-09-2026

Cómo citar este artículo: Serrano Espegel, Diego. (2026). L'inexorable quête du passé et de l'identité dans *La Lumière et l'Oubli* de Serge Mestre. *Anales de Filología Francesa*, 34, pp. 120-130. https://doi.org/10.6018/analesff.685431

Abstract :
This article analyses the way in which Serge Mestre's *La Lumière et l'Oubli* (2009) reconstructs the traumatic past of the Spanish Republican exile from the perspective of the second generation. Through a narrative that articulates the memory of both political and familial affiliation, the characters – and the author – embark on a quest for identity that links the personal and the collective. The work is part of a literary current that not only transmits the inherited experience of exile, but also re-signifies it from the present, turning literature into a space of resistance to oblivion. It also examines how exile operates not only as a loss, but also as an opportunity for reconstruction of identity, configuring a dual cultural belonging between Spain and France. In short, the novel is a critical reflection on the transmission of memory, the role of fiction and the ethical commitment of writing.

Key-words :
Exile, identity, post-memory, affiliation, novel.

Resumen :
Este artículo analiza el modo en que *La Lumière et l'Oubli* (2009), de Serge Mestre, reconstruye el pasado traumático del exilio republicano español desde la perspectiva de la segunda generación. A través de una narrativa que articula memoria filiativa y afiliativa, los personajes – y el autor – emprenden una búsqueda identitaria que enlaza lo personal y lo colectivo. La obra se inscribe en una corriente literaria que no solo transmite la experiencia heredada del exilio, sino que la resignifica desde el presente, convirtiendo la literatura en un espacio de resistencia frente al olvido. Asimismo, se examina cómo el exilio opera no solo como pérdida, sino también como oportunidad de reconstrucción identitaria, configurando una doble pertenencia cultural entre España y Francia. La novela plantea, en definitiva, una reflexión crítica sobre la transmisión de la memoria, el papel de la ficción y el compromiso ético de la escritura.

Palabras clave :
Exilio, identidad, posmemoria, afiliación, novela.

1. Introduction

La Lumière et l'Oubli (Denoël, 2009) est un roman qui explore, entre autres, la fuite de Julia et Esther, deux adolescentes espagnoles, en 1953. L'ouvrage est structuré en trois grandes parties, chacune subdivisée en plusieurs chapitres. Chacune de ces sections porte le prénom d'un ou de plusieurs personnages, qui constituent les trois piliers de l'intrigue : « Julia, Esther », le premier ; « Gloria », le second ; et « Emmanuel », le dernier.

D'une part, Esther et Julia sont deux orphelines évadées, bien que leurs parcours diffèrent : le père d'Esther est assassiné pendant la Guerre d'Espagne, tandis que sa mère, emprisonnée, est morte peu après l'avoir mise au monde. L'enfant est alors envoyée dans un couvent orphelinat. Julia, quant à elle, subit une tragédie similaire, à la différence qu'elle est enlevée après sa naissance par le docteur Fortuna, membre de la bourgeoisie catalane franquiste. Elle grandit sous le prénom de Gloria au sein de cette famille avant que la vérité sur son enlèvement n'éclate, ce qui conduit à son placement dans le même orphelinat qu'Esther. D'autre part, Emmanuel apparaît en tant qu'*alter ego* de l'écrivain Serge Mestre. Français, fils de réfugiés républicains exilés, il cherche à reconstituer l'histoire et la mémoire de son père mutilé, récemment décédé – une quête directement inspirée de l'expérience personnelle de Mestre après la perte de son propre père.

Afin de situer l'analyse, rappelons brièvement l'intrigue du roman, qui s'ouvre dans le nord de la Catalogne. Julia et Esther sautent du train qui les transfère, avec d'autres jeunes filles, vers un nouvel orphelinat. Elles parviennent à échapper à la vigilance des gardes civils et des religieuses auprès desquelles elles s'étaient rencontrées. Grâce à des guides clandestins – des passeurs engagés dans la résistance antifranquiste –, elles réussissent à s'exiler en France, à Villerouge, où réside Marceline, la tante de Julia. Cet épisode marque le point de départ d'un récit ample et complexe, qui est rythmé par une alternance d'ellipses et de prolepses, d'époques et de points de vue, parcourant différentes périodes, dès la Guerre civile et dès l'après-guerre dans l'Espagne franquiste jusqu'aux années 1990, lorsque les deux femmes décident de retourner en Espagne, revisitant alors la mémoire de leur périple. Cette architecture narrative fragmentée, fondée sur l'alternance des temporalités, des focalisations et des voix, fait de la reconstruction mémorielle un principe structurant du récit autant qu'un thème central.

Au fil des chapitres, la violence du régime franquiste est mise en lumière : les couvents-prisons où les parents et les enfants subissent des humiliations et des abus, les exécutions sommaires appelées cyniquement promenades, les expériences pseudo-scientifiques menées par le docteur Fortuna et ses collègues sur les prisonniers républicains… Cependant, le roman met également en scène la solidarité des exilés, la persistance des liens familiaux et la fragilité des identités bouleversées par l'histoire. À cet égard, les trajectoires de Julia et Esther se croisent avec celle d'autres figures marquantes, qu'il s'agisse de résistants porteurs de secrets, de familles partagées entre l'engagement et le courage, ou encore de religieuses, de militaires et de médecins subordonnés au régime. Ces destins collectifs et individuels composent une fresque de l'exil espagnol où la survie, la mémoire et le silence s'entrelacent.

Dans cet article, on se propose d'analyser ce roman sous trois angles majeurs. En premier lieu, il s'agit d'explorer la relation sémantique et métaphorique entre les notions de lumière, d'oubli, de mémoire et d'obscurité, envisagées non comme des oppositions absolues, mais comme un réseau de tensions symboliques structurant l'univers du roman. En deuxième lieu, l'étude portera sur la quête identitaire, en interrogeant la double identité des personnages et de l'auteur lui-même. En dernier lieu, pour conclure, l'exil sera envisagé à la fois comme une opportunité et comme un impératif moral en ce qui concerne ce type de littérature.

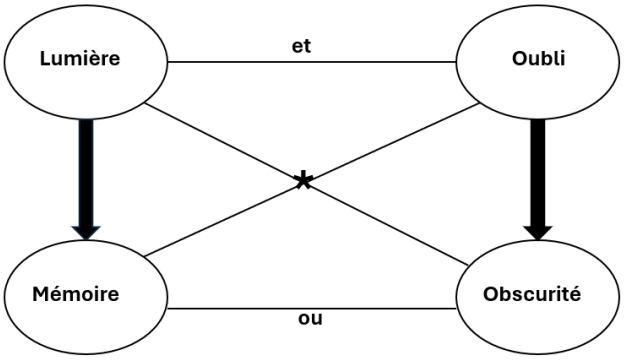
2. Rapport sémantique-métaphorique

Le titre *La Lumière et l'Oubli* ne résulte pas seulement d'un choix arbitraire de l'auteur, mais repose aussi sur une articulation fondamentale de l'ouvrage. Les deux notions, coordonnées par la conjonction *et*, ne sont pas de simples opposés : elles coexistent, s'affrontent, se répondent et tissent une allégorie centrale autour de la mémoire. Dans le roman, la lumière symbolise la révélation, même lorsque celle-ci contraint à affronter la sévérité d'épisodes profondément sombres, tandis que l'oubli renvoie à l'obscurité, non seulement comme effacement imposé par l'histoire officielle ou par les discours des dominants, mais aussi comme un mécanisme de survie psychologique permettant aux vaincus et aux victimes de mettre à distance des souvenirs douloureux.

L'ouvrage rend alors visible la tension entre éclairage et obscurcissement. Dans ce sens, la pratique littéraire et mémorielle joue un rôle important : elle permet d'instaurer un dialogue actif avec un passé et des histoires silencés et de l'intégrer de manière critique au présent (Corredera González, 2010, p. 20). Comme l'illustre le schéma de la figure 1, cette analyse cherche à approfondir le rapport sémantique et métaphorique qui structure le roman sans prétendre fixer des équivalences sémantiques absolues.

Figure 1

Réseau de correspondances symboliques dans le roman



En effet, la dynamique symbolique du roman rapproche la lumière de la mémoire et associe l'oubli à l'obscurité. Il ne s'agit pas pour autant d'établir d'antonymies absolues au sens linguistique, mais de mettre en évidence un système de correspondances métaphoriques qui organise l'imaginaire du récit. Cette substitution est d'ailleurs soulignée par l'utilisation de la conjonction disjonctive « ou » dans la partie inférieure de la carte visuelle. Dans le roman, l'oubli et l'amnésie se rapprochent de l'obscurité et de l'ombre, car ils incarnent une dénonciation de l'oubli imposé par l'amnésie politique, tant en Espagne qu'en France, à l'égard du passé tragique des républicains espagnols. Cette amnésie découle en grande partie des actes de vengeance perpétrés par les bourreaux franquistes et des politiques de la Transition démocratique, qui ont privilégié l'oubli institutionnel au détriment d'une véritable reconnaissance historique. Comme le souligne Enzo Traverso (2015), « l'Espagne a fait le choix d'une transition amnésique, avec le résultat de prolonger le refoulement officiel pendant plus d'une génération » (p. 51).

Toutefois, cet effacement officiel, ce silence politique renforce paradoxalement le rôle des descendants puisqu'ils projettent une lumière nouvelle par des biais différents, tels que la mémoire domestique, la fiction et la recherche archivistique. Dans ce contexte, bien

que ces « héritiers » ne possèdent pas de souvenirs directs de la guerre ou de la répression, ils portent le poids d'absences persistantes et travaillent à donner une place symbolique aux silences légués : « la novela de memoria actual tendría no sólo la función de restituir del olvido e incorporar al cuerpo de la nación a los previamente excluidos, sino también la de negociar el impacto del trauma histórico en las nuevas generaciones por parte de sus descendientes » (López, 2017, p. 114). La démarche de la récupération intergénérationnelle de cette mémoire ne se limite donc pas au seul domaine psychologique et individuel, mais elle revêt également une portée éthique et collective, car elle contribue à restituer une dignité aux victimes et à briser le silence imposé (Martinez-Maler, 2007, p. 329).

Si l'on reprend cette dialectique entre lumière et oubli, d'une part, l'oubli représente bel et bien un vide historique, un gouffre dans lequel la superstructure franquiste – composée du régime, des forces de répression et de l'Église catholique – tente de reléguer les vaincus :

> Peio réfléchit : Après ce qui s'est passé, on choisit parfois l'amnésie ; on connaît ça chez nous aussi ; comme s'il ne s'était rien passé en Espagne ; comme si Franco avait pris le pouvoir en toute légalité ; comme s'il n'y avait pas eu de coup d'État, pas d'assassinats, pas de disparitions ; comme si les prisons étaient vides de prisonniers politiques ; bordel, merde ! un peu de dignité, s'énerve-t-il en se signant discrètement. (Mestre, 2009, pp. 126-127)

La stratégie du régime franquiste visait à imposer un discours officiel destiné à effrayer la population espagnole, tout en torturant et en réprimant tous ceux qui s'y opposaient. Par ailleurs, au-delà de la dictature, l'amnésie généralisée, au nom de la réconciliation, s'avère manifeste. Elle a conduit à un effacement du jugement sur les événements passés, recourant à des notions rebattues pour éviter d'évoquer les atrocités, à cause de la honte ressentie par les vaincus :

> Mon père avait quelquefois parlé de cet événement. La plupart du temps, il s'arrangeait toujours pour prendre la tangente, expliquait Emmanuel. Il évoquait vaguement un certain type de républicains *prosoviétiques* ; une bien sombre histoire de calomnies, de fratricides ; puis il se taisait. Si tu savais comme j'ai souffert de ses silences ; alors aujourd'hui c'est si difficile pour moi lorsqu'on les justifie ; au nom de je ne sais quelle réconciliation ; merde, merde, merde ! la réconciliation ce n'est pas le silence ! encore moins l'oubli ! il te reste toujours la saveur de la cendre ! (Mestre, 2009, pp. 341-342)

D'autre part, l'oubli apparaît, dans ce contexte, comme un soulagement, car le souvenir des épreuves vécues par les protagonistes dans le passé, ou de ce qui est arrivé au père d'Emmanuel, devient une forme de martyr. Le rejet d'aborder le traumatisme de la part d'Esther et du père d'Emmanuel, et un peu également de la part de Julia, n'est pas synonyme d'indifférence, mais révèle plutôt un mécanisme de défense face à la souffrance ravivée par le récit. Ce souvenir est une torture, mais psychologique cette fois, plutôt que physique :

> Esther puis moi étions soudain devenues les ombres de notre passé ; tellement les événements que nous avions traversés nous semblaient lointains, irréels, nous n'étions même plus sûres d'avoir existé avant notre passage en France ; ce n'était pas, à proprement parler, de l'oubli ; d'une certaine façon, nous avions cantonné notre souffrance d'enfant dans un recoin de la mémoire, un endroit douloureux lorsqu'on le touche, d'où les souvenirs ne filtrent plus. (Mestre, 2009, pp. 404-405)

Le choix du terme « ombres » ne renvoie pas seulement à un état psychologique ; il matérialise aussi, sur le plan narratif, la disparation progressive des repères identitaires. La métaphore fait basculer les personnages dans un espace liminaire où l'existence même paraît suspendue, traduisant ainsi les effets durables du traumatisme.

Quant à la situation d'Emmanuel, personnage descendant du combattant exilé, il n'hérite pas d'un témoignage direct mais d'un silence paternel, contrairement à ce qui arrive, par exemple, au survivant de la Shoah Primo Levi, dont les enfants ne voulaient pas entendre son témoignage et cette tragédie (Angoustures, 2003, p. 16). Là où Levi se heurte au refus de ses interlocuteurs, Emmanuel devient cet « interlocuteur manquant », comme l'on verra d'emblée, et choisit de reconstituer une mémoire active en recueillant les récits de Julia et d'Esther et les traces du combat de son père, transformant l'absence de parole en une présence écrite.

Cette opposition symbolique ne doit cependant pas être comprise comme une exclusion réciproque. Si le roman met en scène la lumière et l'oubli comme deux pôles antagonistes, les études sur la mémoire montrent qu'il existe entre eux une relation dialectique : toute mémoire implique une sélection, et donc une part d'oubli. C'est précisément cette tension que Serge Mestre exploite dans la construction du récit. Il convient à cet égard de souligner que « la mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli. Les deux termes en contraste sont l'effacement (l'oubli) et la conservation ; la mémoire est, toujours et nécessairement, une interaction des deux » (Todorov, 1995, p. 14). La mémoire, certes douloureuse, n'est cependant pas totale, car il est impossible de se souvenir de tout. Elle devient ainsi un processus de sélection entre les événements qui sont préservés, scellés dans la conscience, et ceux qui sont volontairement rejetés ou oubliés en raison de l'inéluctable passage du temps.

Comme on peut l'observer, les termes les plus sombres, tels que l'obscurité ou l'oubli, sont, même dans les citations choisies, en contraste constant avec ceux de lumière et de souvenir. Il est indéniable que la mémoire, en tant que processus, avec ses dimensions à la fois individuelles et collectives, ne peut tout saisir, car cela demeure irréalisable – comme l'illustre la nouvelle « Funes ou la Mémoire » de Jorge Luis Borges. De plus, ce processus de sélection mémorielle n'est pas exempt de déformations. La transmission, loin d'être neutre, peut parfois se cristalliser dans des figures symboliques qui produisent une clarté illusoire en homogénéisant des expériences. Dans ce cas-là, le passage entre générations n'aide guère à une continuité linéaire, mais à l'émergence d'une pluralité de mémoires irréductibles – en fait, la mémoire est vraiment plurielle –. En outre, la mémoire et sa pluralité sont étroitement liées au contexte social : là où les exilés forment un groupe dense, la mémoire individuelle s'enracine dans une mémoire collective partagée, tandis qu'en contexte dispersé, les souvenirs restent fragmentés et fragiles.

Cette distinction éclaire la situation des personnages du roman : Julia et Esther portent le fardeau de souvenirs intimes et douloureux. Or, dans le contexte du roman et des revendications des refoulés ou des exilés, la mémoire consiste à affronter ce passé marqué par la torture, la barbarie et l'effacement systématique. C'est pourquoi Emmanuel reconstitue, d'une part, la voix de son père exilé et guerrier à travers un titre particulièrement significatif : *Mémoires d'une ombre*. Ce recours à l'intertextualité est évident, puisque cet ouvrage fictif fait directement référence au véritable roman *Les Plages du silence*, publié en 1991 et réécrit et réédité en 2013. En réalité, cet ouvrage semble évoquer la lumière projetée sur une ombre noire qui hante le personnage – *alter ego* de l'auteur – depuis longtemps, celle de

l'ignorance du passé de son père et de l'histoire du soldat républicain, ainsi que celle de l'effacement et du refoulement opérés par les vainqueurs :

> Emmanuel évoquait les pages qu'il venait de remanier, un extrait des mémoires qu'il avait commencé à rassembler. Ce n'étaient pas ses mémoires personnels. Après la mort de son père, Emmanuel avait imaginé refaire parler la voix de celui-ci dans un récit intitulé *Mémoires d'une ombre*, où le fils insistait sur l'art d'éluder de son père, lorsqu'on lui demandait de raconter son combat contre le fascisme : Les républicains espagnols ne parlaient jamais vraiment de cette guerre, se plaignait Emmanuel ; tout au plus lançaient-ils quelque bribe qui ne parvenait jamais à constituer la totalité linéaire d'une scène ; j'ai toujours dû me colleter à son mutisme opaque, à sa mémoire aussi sourde que la cendre, à l'entêtant silence des Vaincus de cette guerre. (Mestre, 2009, pp. 60-61)

Le titre de cet ouvrage fictif condense à lui seul la tension fondamentale du roman : l'ombre n'y désigne pas l'effacement définitif, mais une mémoire encore incomplète, que l'écriture tente progressivement d'éclairer. La mise en abyme renforce donc le parallèle entre la quête d'Emmanuel et celle de Serge Mestre lui-même.

Mestre, en utilisant ce recours, ouvre un espace où s'accumulent et se croisent les récits – celui hérité par Emmanuel et celui vécu par Julia et Esther –, amorçant ainsi un processus d'éclaircissement collectif. Cette dynamique rejoint les observations de Dreyfus-Armand (2018, p. 492), qui insiste sur la diversité des transmissions intergénérationnelles : certains enfants reprennent la mémoire des parents, d'autres la refusent ou l'oublient, mais tous participent à composer un paysage mémoriel éclaté. Mestre illustre bien cette logique : dépourvu d'expérience directe de la guerre, il parvient néanmoins à inscrire son écriture dans une mémoire collective plurielle, où se superposent les traces des combattants, des prisonniers, des orphelines et des victimes dispersées.

D'autre part, la mémoire symbolise la lumière et la chaleur, affrontant l'obscurité et le froid de l'oubli pour plusieurs raisons. Avant tout, le simple fait d'être nés et d'avoir pu vivre pour raconter ce qui est arrivé à leurs ancêtres représente un considérable pas en avant dans la lutte, tant politique que biologique, vis-à-vis du crime perpétré contre l'ennemi rouge, dont le gène marxiste devait être extirpé, comme l'a suggéré le psychiatre Vallejo-Nágera dans *La locura y la guerra. Psicopatología de la guerra española* (1939) : « Il faut supprimer ceux qu'on vient d'écraser (…) jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Il n'est pas question de convaincre, d'asservir les vaincus. On doit les éradiquer avec la peste rouge, la grippe marxiste, qu'ils contractent en naissant » (Mestre, 2009, p. 280).

De même, le nom et les prénoms constituent une autre manière de préserver la mémoire, car la lignée du nom symbolise l'héritage, attestant que la branche familiale n'a pas disparu ou été exterminée. Par conséquent, ils servent à résister à la dissimulation recherchée par les factieux :

> Elle est un instant surprise par l'attitude, par le ton de son interlocuteur. Elle le regarde d'un air stupéfait avant de se décider à répondre d'un timbre clair, l'air rêveur : Ce sera un prénom qui ait un rapport avec la lumière, chantonne-t-elle.
> Puis elle se reprend : Non, pas la lumière ; je l'appellerai plutôt Julia, oui, sans doute ; Julia, en souvenir de Julio, mon père, pour combattre l'oubli. (Mestre, 2009, p. 264)

Cette scène attribue au prénom une véritable fonction narrative. Loin d'être un simple signe d'identité, il devient un acte de transmission mémorielle. Le langage joue le rôle d'instrument de résistance à l'effacement voulu par les vainqueurs. La lumière opère alors comme un passage du privé au public : tant qu'elle reste confinée à la sphère familiale ou

intime, la mémoire demeure dans l'ombre, enfermée dans la communication domestique et orale. Mais lorsque ces récits et leur vérité franchissent le cadre étroit du cercle familial pour s'inscrire dans une dimension culturelle et collective, ils acquièrent une visibilité nouvelle. Comme le souligne Prado del Santo,

> enfatizamos la condición de post-memoria, ya que es ésta, y no la memoria originaria de la primera generación, la que está consiguiendo la transferencia entre la memoria comunicativa, aislada, familiar, y de alguna forma sectaria en la sociedad francesa, a una memoria más abarcadora del sector ciudadano, una memoria cultural y pública de una sociedad mucho más amplia. (Prado del Santo, 2021, p. 128)

À cet égard, la coexistence des quatre termes présentés dans la carte visuelle prend la forme d'une épopée de la mémoire, où les rôles sont inversés, attribuant le rôle de héros à Julia, Esther et Emmanuel. Dans leur quête héroïque, ces personnages recherchent la lumière au bout du chemin, ravivant les dieux tombés au combat, ces figures vaincues par l'histoire, pour les faire renaître de leurs cendres. Ils élèvent ainsi leurs vertus face à un ennemi impitoyable, vengeur et tortionnaire, qui n'a fait l'objet d'aucun jugement, ni des dieux ni des hommes. La littérature, l'acte de se souvenir, de s'engager et de ressusciter ceux qui ont été oubliés, redonne vie à ces hommes et femmes qui font également partie de la nation et de l'histoire qui leur a été niée.

Cet acte prend presque la dimension du surnaturel, à l'image des exploits du héros épique. Il est évident que personne ne peut changer le cours de l'Histoire, et que ce qui s'est passé reste immuable, mais la littérature et d'autres formes d'expression préservent, dans ce cas-ci, les exilés républicains, qui risqueraient de subir une deuxième mort, celle de l'abîme de l'oubli, comme l'indique Merchán Tejero (1996, p. 17). De cette manière, les lecteurs du roman perçoivent la lumière, symbole de l'extirpation de cette longue douleur, leur permettant de se tourner enfin vers l'avenir :

> Puesto que tanto el olvido como el recuerdo ocurren en «marcos sociales concretos» (Halbwachs 2004), las narraciones ficticias de la guerra civil y el franquismo vendrían a restituir los «lugares de la memoria» (Nora, 1986) republicana que fueron sistemáticamente destruidos por el franquismo, con el fin de incorporarlos a la memoria colectiva y restablecer así los vínculos de pertenencia de los vencidos a la nación. (López, 2017, p. 113)

3. La double identité des personnages et de l'auteur

Tout comme la mémoire et l'oubli, la lumière et l'obscurité, qui sont des binômes complémentaires, ce type de littérature – et ce roman en particulier – ne se contente pas de dénoncer ou de justifier quoi qu'il en soit. Il devient le lieu de création d'une double identité : à la fois autochtone/nationale et étrangère, écrite en français, portant un thème espagnol, et s'adressant à un double public. Serge Mestre, après la mort de son père, se trouve pratiquement amputé de son identité, comme il l'a souligné lors d'un entretien qu'il nous a accordé l'été 2024. Bien qu'écrivain français, il porte en lui des racines ibériques profondément ancrées.

Son père était un réfugié politique du POUM qui « n'a pratiquement jamais rien raconté de son combat » (Mestre, 2009, pp. 345-346), comme beaucoup de membres de la communauté des réfugiés, en particulier cette première génération d'exilés espagnols. Le silence volontaire et l'oubli délibéré adoptés par beaucoup d'entre eux vont à l'encontre des

générations suivantes, car, d'une certaine manière, ces exilés qui ont choisi de garder le silence ne parviennent pas à prendre conscience de l'héritage de leurs descendants, qui retrouvent leur passé familial parsemé de lacunes de mémoire. En effet, la perte de son père pousse Serge Mestre à entreprendre une quête d'identité, une recherche qui s'ancre dans un motif filial évident, semblable à celle de Julia, Esther et, bien entendu, Emmanuel :

> Gloria est pétrifiée. Ce qu'elle a vécu depuis la veille défile à toute vitesse dans sa tête. Elle comprend que l'histoire a changé autour d'elle, la mémoire aussi, puis son identité au sein de la tragédie. Un nouveau combat commence. Il n'a pas fallu plus de quelques minutes, après que Laura a décidé de lui faire ses atroces confidences, pour qu'elle devienne orpheline, pire qu'orpheline, une orpheline de l'histoire. Elle a l'insupportable sentiment d'avoir trahi sa véritable mère, d'être responsable de sa mort, d'avoir enterré sa mémoire, maintenant qu'elle sait que celle-ci existe. (Mestre, 2009, p. 271)

Cette scène constitue un grand basculement narratif. La révélation de la filiation, au-delà de modifier les connaissances du personnage, reconfigure rétroactivement toute son identité et oblige le lecteur à relire son parcours à la lumière de cette nouvelle vérité. Cette image de l'« orpheline de l'histoire » résume la condition post-mémorielle des personnages. Il s'agit ici d'un motif post-mémoriel, car ce phénomène décrit la relation de la génération suivante avec le traumatisme personnel, collectif et culturel vécu par la génération précédente. Certes, les trois personnages, ainsi que l'auteur lui-même, manquent largement de cette source originelle de mémoire. Le traumatisme et la mémoire, dans ce contexte, sont médiatisés par l'investiture imaginative, créative et projective, ce qui permet de ressentir les effets du passé dans le présent (Hirsch, 2021, pp. 19-20). La post-mémoire apparaît comme une mémoire par procuration : une mémoire différée, fragmentaire, qui fonctionne, selon Cuesta Bustillo (2007) en reprenant l'idée écrite auparavant par Paul Ricœur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000), comme « brecha y sutura » : elle ouvre une brèche douloureuse, faite de traumatismes et de manques, tout en opérant une tentative de suture, en recréant du lien par le biais de la transmission. Chez Mestre, cette double dynamique se manifeste dans le travail d'écriture, où l'absence paternelle – et l'absence d'histoire paternelle d'avant-exil – et la découverte des vols de bébés de familles républicaines deviennent à la fois une fracture intime et l'impulsion d'une réparation symbolique par le récit.

Cependant, le motif post-mémoriel n'est pas le seul que l'on peut observer dans l'œuvre de Mestre. En se basant sur les rares références paternelles et les travaux des historiens, une mémoire affiliative a émergé chez lui. Celle-ci est motivée par la « convicción social y política, circunstancias económicas e históricas, un esfuerzo voluntario y una voluntad deliberada » (Faber, 2014, pp. 142-143), car ce qui s'est passé en Espagne et en France, pendant la guerre et l'après-guerre, relève d'une question idéologico-politique.

Cela nous amène, en tant que lecteurs, à découvrir des éléments cachés ou peu connus, tels que le débarquement républicain aux îles Baléares, à Porto Cristo ; la guerre dans la guerre entre anarchistes et trotskistes contre les communistes à Barcelone ; les adoptions illégales promues par la dictature et l'Église catholique ; le dur exil de milliers de compatriotes et leur séjour difficile, notamment dans les camps de concentration en France, etc. Donc, en combinant les deux aspirations mémorielles, la mémoire filiale et la mémoire affiliative, Mestre façonne la mémoire à travers un usage exemplaire de cette dernière (Todorov, 1995, p. 31), comme le montre allégoriquement la citation suivante :

> Nous avons les mêmes goûts, avait lancé Emmanuel en lui prenant le *Quintette de Buenos Aires* des mains. Puis il en avait lu tout haut quelques lignes : « Il plongera

> ensuite sa fourchette dans le riz qui aura le goût de l'exil, comme s'il y manquait un ingrédient pour qu'il soit pareil au plat de sa mémoire. » L'histoire se répète ; on dirait la recette du souvenir, tu ne crois pas ? blaguait-il. (Mestre, 2009, pp. 429-430)

L'image du goût inachevé transforme la mémoire en expérience sensorielle. Le roman privilégie ainsi des métaphores concrètes – le goût, les odeurs, les nom propres – pour montrer que l'identité est moins reconstruite à partir d'un savoir historique exhaustif que de traces fragmentaires héritées. À cet égard, la post-mémoire vise à rendre justice à la mémoire elle-même – le préfixe « post » – faisant référence à un dépassement de la mémoire telle qu'elle est traditionnellement conçue, régie par d'autres paramètres – et aux personnes ayant vécu ces événements. À travers sa quête, qui diffère bel et bien de celle des historiens, l'auteur interprète le passé de son père et de ses contemporains aussi bien que sa propre identité, en s'en rapprochant de manière esthétique afin de restituer ce passé, en interrogeant leur chair et en retrouvant leur vécu. Le choix d'Emmanuel comme *alter ego* de l'auteur renforce cette dimension métafictionnelle : en racontant la quête du personnage, le roman réfléchit simultanément aux conditions mêmes de l'écriture de la mémoire et de sa réélaboration.

Pourtant, la démarche post-mémorielle n'est pas exonérée de tensions. Il faut faire attention à ce genre de récits, surtout lorsqu'ils ne font que ritualiser et réduire leur discours au victimisme et au spectaculaire, ce qui les détache de la critique historique. Entre ces deux écueils, la littérature occupe une place singulière : elle transforme les silences, les archives lacunaires et les fragments hérités en matière narrative. En ayant surmonté le « temps de l'anamnèse » – la fin des années 1990 –, les descendants sont devenus passeurs de mémoire et ils ont articulé l'intime et le collectif, en particulier par le retour en Espagne et la reprise publique de ces problématiques. Dans ce contexte, la post-mémoire s'est élargie vers une mémoire plutôt culturelle (Assman, 2011, p. 213 ; in Prado del Santo, 2021, p. 127), faisant passer les récits familiaux du registre privé à un espace public et partagé, mais cet élargissement implique certainement une vigilance éthique : il convient de résister à la tentation de la spectacularisation victimaire (Martinez-Maler, 2008, p. 51). La littérature, lorsqu'elle demeure critique et responsable, peut précisément restituer la complexité des voix oubliées et préserver leur densité historique face aux simplifications historiques, qui servent à nier le statut actif de beaucoup de combattants et de leurs familles durant la guerre et leur exode.

4. En guise de conclusion

L'analyse de *La Lumière et l'Oubli* insiste sur le fait que le roman de Serge Mestre ne se limite pas à restituer un épisode de l'exil républicain espagnol. À travers les parcours de Julia, d'Esther et d'Emmanuel, il construit une réflexion plus vaste sur les rapports complexes entre mémoire, oubli et identité. Loin de constituer des notions incompatibles, la mémoire et l'oubli apparaissent comme deux forces complémentaires : si l'oubli peut être imposé par les vainqueurs ou répondre à un besoin de survie individuelle, la mémoire naît précisément de la volonté de faire émerger ce qui a été condamné au silence. La quête des personnages ne consiste donc pas seulement à retrouver un passé perdu, mais à lui donner une signification dans le présent grâce à l'écriture et à la transmission.

Cette perspective éclaire également le rôle joué par la deuxième génération de l'exil républicain. Ces écrivains ne recueillent pas passivement un héritage mémoriel. Ils le réinterprètent, le confrontent aux questionnements contemporains et le rendent intelligible pour de nouveaux lecteurs. Le « mythe du retour », qui traverse l'imaginaire de nombreux descendants, renvoie d'ailleurs à un retour géographique vers l'Espagne, d'un côté, et à un

retour symbolique vers une histoire familiale inachevée, de l'autre côté. C'est pourquoi cette littérature se développe dans le cadre de la fiction romanesque plutôt que dans celui de l'histoire ou de l'autobiographie puisqu'elle autorise la reconstitution des silences, des lacunes et des fractures laissés par la violence historique.

Cette responsabilité de l'écrivain rejoint l'idée formulée par Jorge Semprún, rappelée par Domingo García Cañedo : « Si no hay novelistas que retomen ese trabajo de memoria y que prolonguen la memoria, no habrá memoria viva, social, colectiva ; habrá la memoria del historiador, del sociólogo » (Instituto Cervantes Paris). L'écrivain ne se substitue ni à l'historien ni au témoin, mais il contribue à maintenir ouverte une réflexion critique sur le passé en interrogeant les effets durables de celui-ci dans le présent. Dans cette perspective, l'exil apparaît comme expérience de perte et comme espace de recomposition. Comme l'a souligné Claudio Guillén, (1995), d'un point de vue stoïcien, « el exilio no es una desgracia sino una oportunidad y una prueba, por medio de las cuales el hombre aprende a subordinar las circunstancias externas a la *virtus* interior » (p. 26). Loin d'être une simple condition subie, l'exil devient également un espace de transformation, où l'identité, au lieu de n'être figée que dans la nostalgie du passé, s'adapte et se reconstruit. Cristina Borderías (1994, p. 30) met également en lumière cette dynamique en affirmant que le désarroi n'a pas empêché le profit d'opportunités par rapport à la construction de nouvelles situations.

La Lumière et l'Oubli s'inscrit donc pleinement dans une littérature de la transmission où la mémoire n'est ni célébrée de manière abstraite ni réduite à une simple dénonciation du passé. Serge Mestre propose au contraire un ouvrage faisant dialoguer mémoire individuelle, mémoire familiale et mémoire collective afin de restituer leur place aux vaincus de l'histoire sans renoncer à la complexité de leurs expériences. En faisant de la lumière une métaphore de la connaissance et de l'écriture, et de l'oubli une réalité à la fois politique et psychologique, le roman montre que la littérature peut constituer un espace privilégié où se reconstruisent les identités, se transmettent les héritages et se maintient vivante une mémoire indispensable à la compréhension du présent.

Références bibliographiques

Angoustures, Aline. (2003). Difficultés et paradoxes du devoir de mémoire : Les enfants de réfugiés espagnols en France. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, (70), 12-19.

Assmann, Jan. (2011). Collective Memory and Cultural Identity. En Olick, Jeffrey K., Vinitzky-Serpoussi, Vered & Levy, Daniel (éds.), *The Collective Memory Reader* (pp. 212-215). Oxford University Press.

Borderías, Cristina. (1994). Cuatro generaciones de mujeres emigrantes: transmisión y cambio social. En Trujillano Sánchez, José Manuel (coord.), *Historia y Fuentes Orales. Memoria y sociedad en la España contemporánea. Actas III* (pp. 27-37). Fundación Cultural Santa Teresa.

Corredera González, María. (2010). *La guerra civil española en la novela actual. Silencio y diálogo entre generaciones*. Editorial Iberoamericana Vervuert.

Cuesta Bustillo, Josefina. (2007). «Las capas de la memoria». Contemporaneidad, sucesión y transmisión generacionales en España (1931-2006). *Hispania Nova. Revista de Historia Contemporánea*, (7). https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2269254

Faber, Sebastiaan. (2014). Actos afiliativos y postmemoria. Asuntos pendientes. *Pasavento: revista de estudios hispánicos*, 2(1), 137-156. https://doi.org/10.37536/preh.2014.2.1.663

Guillén, Claudio. (1995). *El sol de los desterrados: literatura y exilio*. Quaderns Crema.

Halbwachs, Maurice. (1994). *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Albin Michel.

Hirsch, Marianne. (2021). *La generación de la posmemoria. Escritura y cultura visual después del Holocausto*. Carpe Noctem.

Instituto Cervantes de París. (2020). Escribir el exilio: Serge Mestre. https://www.youtube.com/watch?v=2Q6nLvms9rk&t=8s

López, Francisca. (2017). Memorias medidas: pasado, género y novela. En Quílez Esteve, Laia & Rueda Laffond, José Carlos (éds.), *Posmemoria de la Guerra Civil y el franquismo. Narrativas audiovisuales y producciones culturales en el siglo XXI* (pp. 111-126). Comares.

Martinez-Maler, Odette. (2007). De la chape de plomb à la « fièvre mémorielle » : la transmission de la mémoire antifranquiste. En Bourderon, Roger (éd.), *La guerre d'Espagne. L'histoire, les lendemains, la mémoire* (pp. 325-339). Tallandier.

Martinez-Maler, Odette. (2008). Passeur de mémoire et figure du présent. *El nieto de republicano* (le petit-fils de républicain). En Hähnel-Mesnard, Carole, Liénard-Yeterian, Marie & Marinas, Cristina (dirs.), *Culture et mémoire. Représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre* (pp. 43-52). Éditions de l'École Polytechnique.

Merchán Tejero, Francisca. (1996). Apertura y objetivos. En Merchán Tejero, Francisca (coord.), *Memorias del olvido: la contribución de los republicanos españoles a la resistencia y a la liberación de Francia* (pp. 15-20). Federación de Asociaciones y Centros de Emigrantes Españoles en Francia.

Mestre, Serge. (2009). *La Lumière et l'Oubli*. Gallimard.

Mestre, Serge. (2013). *Les Plages du silence*. Sabine Wespieser.

Nora, Pierre. (1984-1992). *Les Lieux de mémoire, 3 tomes*. Gallimard.

Prado del Santo, Antonio. (2021). La segunda generación del exilio republicano español en Francia: Literatura, activismo y oficialismo en pos de una memoria pública. *Hispanic journal*, 42(1), 127-140.

Ricœur, Paul. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.

Todorov, Tzvetan. (1995). *Les abus de la mémoire*. Arléa.

Traverso, Enzo. (2015). *Le passé : modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*. La fabrique éditions.

Vallejo-Nágera, Antonio. (1939). *La locura y la guerra. Psicopatología de la guerra española*. Santarén.